

Cet article fait partie du troisième volume de la  
***Revue internationale d'étude du dix-huitième siècle***  
**(RIEDS)**,  
intitulé  
***Lumières et classicisme***  
et dirigé par Jean-Christophe Abramovici  
et Daniel Fulda (2017).

Le volume intégral est disponible dans le site internet de la  
SIEDS :  
[www.sieds.org](http://www.sieds.org)

© Société internationale d'étude du dix-huitième siècle et les auteurs.

Cette œuvre est protégée par le copyright. Les lecteurs sont libres de faire usage des idées qui y sont exprimées mais ne peuvent copier, distribuer ou publier l'œuvre en intégralité ou en partie sous aucune forme, ni imprimée, ni électronique ou autre, à l'exception de citations brèves indiquant clairement la source. Il est permis aux lecteurs de faire des copies électroniques ou imprimées pour un usage personnel et pédagogique. Tous les droits de reproduction commerciale du volume dans son intégralité sont réservés. Pour des articles isolés uniquement, ces droits sont la propriété des auteurs.

Couverture par Francis Turgeon ; mise en page et édition électronique par Nelson Guilbert. Tous droits réservés.

ISSN 1797-0091

Rainer Godel  
(Halle)

## L'esprit de controverse : comment Goethe et Schiller ont inventé la « Weimarer Klassik »

Comment devient-on classique ? Dans son introduction au volume « *Klassik im Vergleich* », Wilhelm Voßkamp soutient que les classicismes européens du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle se caractériseraient par une unité contradictoire entre une prétention à l'idéalité et une historicité, par une tension entre historicité et normativité<sup>1</sup>. À l'épineuse question *des* classicismes, de la possibilité de différents classicismes et des réceptions de l'antiquité aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>, des réponses remarquables ont été apportées, comme dans le volume dirigé par Georges Forestier qui, sous le titre *Un classicisme ou des classicismes*, avance qu'il y eut des formations identiques ou divers constituants des époques anciennes<sup>2</sup>. La question « comment devient-on classique ? » reste néanmoins aussi délicate qu'ambiguë, puisqu'elle permet des répliques diverses, qui dépendent de l'appréhension sémantique du « classicisme ». Si on accentue – comme le faisait la critique littéraire traditionnelle – l'aspect normatif, en concevant le

---

<sup>1</sup> Wilhelm Voßkamp, « Normativität und Historizität europäischer Klassiken », dans Wilhelm Voßkamp (dir.), *Klassik im Vergleich. Normativität und Historizität europäischer Klassiken*, DFG-Symposion 1990, Stuttgart, Weimar, 1993, p. 5.

<sup>2</sup> Georges Forestier (dir.), *Un classicisme ou des classicismes ?*, Actes du Colloque international organisé par le Centre de Recherches sur les Classicismes Antiques et Modernes (Université de Reims), Pau, Presses Universitaires de Pau, 1995.

« classicisme » comme l'époque littéraire de la plus haute qualité et « les classiques » comme les auteurs atteignant cette perfection, la réponse à cette question est très simple : on devient « classique » en produisant des textes excellents. Mais si on met plutôt l'accent sur le développement historique, la réception d'une certaine époque littéraire de longue durée l'emporte sur l'évaluation de la qualité, sans négliger le fait qu'une réception n'est pas nécessairement instaurée par cette qualité<sup>3</sup>. En d'autres termes, y a-t-il besoin de se référer à l'antiquité et de prendre les Anciens comme référence commune ou idéale pour devenir un classique ?

En 1983, Rainald Goetz, enfant terrible de la littérature allemande, affirmait que tout le monde, sauf lui-même, savait répondre à la question « Qu'est-ce qu'un classique ? ». « J'ai même dû aller à Marbach, car je ne sais pas si Friedrich Schiller est un classique ou un con<sup>4</sup>. » Il y a sans doute d'autre choix que ces deux alternatives. Mais la provocation de Goetz rappelle que les controverses ont toujours joué un rôle capital dans la constitution du « classicisme ». Je souhaiterais montrer ici que Schiller et Goethe furent classiques par esprit de controverse, controverse avec le public et avec leur littérature contemporaine qui détermina leur position dans le champ littéraire et culturel de leur temps.

La « Weimarer Klassik », née de l'effort commun de Goethe et de Schiller, n'appréhende pas le classicisme comme adaptation de l'antiquité. Elle a été inventée et on l'a légitimée

---

<sup>3</sup> Cf. Alain Génétot, *Le classicisme*, Paris, PUF, 2005, p. 9-50 ; Jean-Charles Darmon, Michel Delon « Avant-Propos » dans Michel Prigent (dir.), *Histoire de la France littéraire*, Paris, PUF, 2006, t. 2 : *Classicismes. XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 1-36 ; Daniel Fulda, « Autorität und Kritik des französischen Klassiker-Modells. Zwei Voraussetzungen der "deutschen Klassik" », dans Marie-Therese Mäder, Chantal Metzger, Stefanie Neubert *et al.* (dir.), *Brücken bauen – Kulturwissenschaft aus interkultureller und multidisziplinärer Perspektive. Festschrift für Dorothee Röseberg zum 65. Geburtstag*, Bielefeld, transcript, 2016, p. 183-201.

<sup>4</sup> Rainald Goetz, « Was ist ein Klassiker » [1983], dans Rainald Goetz, *Hirn*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 1986, p. 23. Traductions, sauf mention particulière, de Michèle Vallenthini, Ronja Steffensky et Rainer Godel.

rétrospectivement par référence à l'antiquité. La « Weimarer Klassik » est née d'abord d'une controverse profonde avec le public et le goût littéraire de l'époque. Goethe et Schiller constataient une divergence entre leur exigence commune et la réputation dont ils jouissaient auprès du public, des écrivains et des critiques. C'est de cette divergence qu'est né leur désir impérieux de produire dorénavant des œuvres vraiment « classiques ».

Goethe et Schiller ambitionnent de redéfinir sémantiquement ce que doit être le classicisme ou le classicisme de 1800, ce qui peut être considéré comme classique. Ce sont eux-mêmes qui définissent ce qui est considéré comme un classique et ce qui ne l'est pas. Et les « classiques » ne sont autres à leurs yeux qu'eux-mêmes, Goethe et Schiller. Ils inventent la « Weimarer Klassik » et décrètent qu'ils sont des écrivains classiques en appelant « Klassik » leur propre style qui évoluera au fil du temps. La « Klassik » devient une norme contraire au goût du public<sup>5</sup>.

De l'approche bourdieusienne du champ littéraire, cette étude voudrait privilégier la position des acteurs dans le champ des relations « objectives » qui constituent l'espace de la controverse<sup>6</sup>. Selon Bourdieu, la position des acteurs dans ces champs résultent du statut littéraire ou culturel qu'ils s'attribuent eux-mêmes. Il faut analyser « la genèse et la structure de l'espace social » auquel le créateur s'est adapté et prendre en compte les dispositions générales et spécifiques qui l'ont amené à adopter cette position<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> Wilhelm Voßkamp, « Klassiken, Klassizismen, Klassizität », dans *Akten des XI. Internationalen Germanisten-Kongresses Paris 2005 : Germanistik im Konflikt der Kulturen*, 2008, tome 11, p. 11-117.

<sup>6</sup> Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, p. 255.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 269. Voir aussi Jean-Pierre Martin (dir.), *Bourdieu et la littérature. Suivi d'un entretien avec Pierre Bourdieu*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2010.

## 1. L'invention de la « Weimarer Klassik » par esprit de controverse

En 1795, Goethe formule les conditions de la naissance d'un « auteur classique national » dans son article « Sansculottisme littéraire / Literarischer Sansculottismus », écrit en réaction à un article critique de Daniel Jenisch :

Lorsqu'il rencontre dans l'histoire de sa nation de grands événements, et qu'il en observe les suites dans une heureuse et imposante unité ; quand il ne cherche pas inutilement dans le caractère de ses compatriotes la grandeur ; dans leurs sentiments la profondeur, et dans leurs actions la force et la conséquence ; quand, pénétré lui-même de l'esprit national, il se sent, par l'effet d'un génie qui habite en lui, capable de sympathiser avec le passé comme avec le présent ; quand il trouve sa nation à un haut degré de civilisation, qui lui rend facile sa propre culture<sup>8</sup>.

Si les circonstances de 1795 empêchaient aux yeux de Goethe que de tels buts soient atteints, il envisage à la fin de son essai, la perspective d'une bonne littérature reposant, comme Daniel Fulda l'a montré dans un article récent<sup>9</sup>, sur un marché littéraire public et vivant, exigeant que les auteurs déterminent leur position en relation avec les autres acteurs du champ littéraire.

Lorsque, le 15 novembre 1796, Goethe écrit à Schiller : « après ce que nous avons lancé avec les *Xenies*, il faudra nous appliquer à des œuvres d'art dignes et grandes et transformer notre nature protéiforme en forme noble et bonne, à la honte de nos ennemis<sup>10</sup> », les circonstances paraissent avoir changé : les termes noble et bon, essentiels pour la « Weimarer Klassik », dépendent cette fois d'une situation de controverse. C'est dans la lignée de leurs *Xenies*, une série d'épigrammes contre beaucoup

---

<sup>8</sup> Johann Wolfgang Goethe, *Literarischer Sansculottismus*, dans *Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens. Münchner Ausgabe*, Munich, Hanser, 1986 [éd. Karl Richter *et al.*], tome 4.2, p. 16 (trad. par Jacques Porchart [1861] : [http://fr.wikisource.org/wiki/Sans-culottisme littéraire](http://fr.wikisource.org/wiki/Sans-culottisme_littéraire)).

<sup>9</sup> Voir Daniel Fulda, « Autorität und Kritik des französischen Klassiker-Modells », *op. cit.*, p. 191-192.

<sup>10</sup> Goethe à Schiller, 15 Novembre 1796, dans Goethe, *Sämtliche Werke*, *op. cit.*, tome 8.1, p. 271.

des agents dans la culture germanophone, qu'il leur faut maintenant produire du noble et du bien. Plus important que l'idéal classique de créer un classicisme allemand répondant au classicisme français<sup>11</sup>, il s'agissait d'abord pour Schiller et Goethe d'afficher leur propre productivité à la face de leurs ennemis, ces auteurs caricaturés dans les *Xenies* que lisait et plébiscitait le grand public, comme par exemple August Heinrich Julius Lafontaine. Le noble et le bon sont, bien entendu, des arguments combatifs au sein de la controverse.

Aux yeux de Goethe, en 1790, « Les Allemands sont en moyenne des gens légaux, honnêtes, mais ils ne savent rien du tout d'une œuvre d'art et de son originalité, son invention, son unité et sa réalisation. En quelques mots : ils n'ont pas de goût<sup>12</sup>. » Dans sa critique des poèmes de Bürger, Schiller pointe un écart similaire entre la « sélection de la nation » et la « masse »<sup>13</sup>. Cette vision négative du public ne cesse dans les années suivantes de s'accroître, témoin le « prologue sur le théâtre » du *Faust*, même si c'est le directeur du théâtre et non Goethe qui parle :

Et voyez quels sont ceux à qui vous voulez plaire.  
 Tout maussade d'ennui, chez nous l'un vient d'entrer ;  
 L'autre sort d'un repas qu'il lui faut digérer ;  
 Plusieurs, et le dégoût chez eux est encore pire,  
 Amateurs de journaux, achèvent de les lire<sup>14</sup>.

Les métaphores du « combat » et de la « guerre » traduisent chez Schiller et Goethe cette opposition au public et témoignent de cet

---

<sup>11</sup> Voir Daniel Fulda, « Autorität und Kritik des französischen Klassiker-Modells », *op. cit.*, p. 186-188.

<sup>12</sup> Goethe à Reichardt, 28 Février 1790, dans *Goethes Werke*, Weimar, Hermann Böhlau, 1891 [éd. par ordre de la Grande Duchesse Sophie de Saxe], t. 9, Section IV (Lettres de Goethe), p. 180.

<sup>13</sup> Friedrich Schiller, *Über Bürgers Gedichte*, dans *Schillers Werke. Nationalausgabe*, Weimar, Hermann Böhlau, 1958 [éd. Herbert Meyer], t. 22, p. 247.

<sup>14</sup> Johann Wolfgang Goethe, *Faust. Der Tragödie erster Teil. Vorspiel auf dem Theater*, dans *Sämtliche Werke, op. cit.*, tome 6.1, p. 538, v. 111 et suiv. (trad. : [http://fr.wikisource.org/wiki/Faust \(Goethe, trad. Nerval, 1877\)/Faust/Prologue sur le théâtre](http://fr.wikisource.org/wiki/Faust_(Goethe,_trad._Nerval,_1877)/Faust/Prologue_sur_le_th%C3%AAtre)).

esprit de controverse, où la victoire importe plus que les arguments échangés.

La dispute entre Albrecht von Haller et Julien Offray de La Mettrie<sup>15</sup> avait déjà mobilisé les mêmes métaphores : « Notre dispute avec les libertins [La Mettrie et ses soutiens] donc, » écrivait le premier, « ce n'est pas seulement une querelle théorique, une querelle sur l'espace vide ou rempli, c'est bien une guerre du bien contre le mal, du bonheur du monde contre sa misère<sup>16</sup>. » La position de l'adversaire n'est plus simplement fautive et propre à être contestée au moyen d'arguments compréhensibles et rationnels ; elle est décrétée immorale ; lui fait défaut non pas la capacité intellectuelle qui lui permettrait de comprendre qu'on possède les meilleurs arguments, mais une qualité morale. À l'inverse, identifier sa propre position comme bonne et indiscutable revient à se mettre à l'écart de la controverse, à fermer la porte à tout dialogue.

Quarante-cinq ans plus tard, Goethe et Schiller reprennent exactement la même stratégie que Haller. C'est parce que le public et les auteurs à succès manquent de qualité morale qu'on n'a d'autre solution pour les affronter que de prendre les armes : « La seule relation avec le public qu'on ne regrette pas est la guerre. Il faut dire la vérité aux Allemands d'une façon aussi rude que possible<sup>17</sup>. »

---

<sup>15</sup> Voir Rainer Godel, « Controversy as the Impetus for Enlightened Practice of Knowledge » dans André Holenstein, Hubert Steinke et Martin Stuber, en collaboration avec Philippe Rogger (dir.), *Scholars in Action. The Practice of Knowledge and the Figure of the Savant in the 18th Century*, Leyde/Boston, Brill, 2013, t. I, p. 421-428 ; Carlos Spoerhase, « Kontroversen. zur Formenlehre eines epistemischen Genres », dans Ralf Klausnitzer et Carlos Spoerhase, *Kontroversen in der Literaturtheorie - Literaturtheorie in der Kontroverse* Berne et al., Lang, 2007, p. 63 ; Marian Füssel, « Die Gelehrtenrepublik im Kriegszustand. Zur bellizitären Metaphorik von gelehrten Streitkulturen der Frühen Neuzeit » dans *Gelehrte Polemik. Intellektuelle Konfliktverschärfungen um 1700*, Francfort-sur-le-Main, Vittorio Klostermann, 2011, p. 158-175.

<sup>16</sup> Albrecht von Haller, « Vorrede des Uebersetzers », dans [Johann Heinrich Samuel Formey], *Prüfung der Secte die an allem zweifelt, mit einer Vorrede des Herrn von Haller*, Göttingen, Abram Vandenhoecks, 1751, p. 53.

<sup>17</sup> Schiller à Goethe, 25 juin 1799, dans Goethe, *Sämtliche Werke*, op. cit., tome 8.1, p. 394.

Le recours à la violence, même si elle n'est que métaphorique, est née d'un « combat » pour les ventes, une tentative d'échapper à une situation précaire pour Schiller<sup>18</sup>. La métaphore de « guerre » comme seule forme convenable d'opposition présuppose que sa propre position soit moralement supérieure. Goethe justifie les *Xenies* en affirmant qu'« il y a une forme de déclaration de guerre à l'imperfection qu'il faut calmer dans tous les domaines<sup>19</sup>. » Une guerre qui est donc juste, justifiée par la différence de qualité entre Schiller et Goethe d'un côté et le public et le monde de la littérature de l'autre. « On ne vous pardonne jamais votre vérité et votre caractère profond. Et à cause de mon aversion contre le temps et les masses, je ne serai jamais ami avec le public<sup>20</sup>. » Schiller se peint lui et Goethe comme des marginaux dont personne ne respecte les qualités intellectuelles et morales. Cependant, la « guerre juste », motif du droit naturel du XVIII<sup>e</sup> siècle depuis Hugo Grotius<sup>21</sup>, présuppose davantage : il implique l'existence d'une divergence morale infranchissable autorisant des actes non légitimes. Selon l'article de l'encyclopédie de Zedler, la guerre est justifiée quand une des deux parties agit contre son devoir, donc quand il y a un délit actif de morale, une atteinte à la déontologie (*Pflichtenlehre*)<sup>22</sup>. La guerre juste permet de tuer les ennemis, selon le philosophe Georg Friedrich Meier<sup>23</sup>. Telle est la logique du discours violent dans lequel Goethe et Schiller s'enrôlent en se distinguant du public.

Sur le succès des auteurs mauvais, l'avis de Wilhelm von Humboldt rejoignait celui de Goethe et Schiller : « En général, la

---

<sup>18</sup> Voir Rainer Godel, *Schillers "Wallenstein"-Trilogie. Eine produktions-theoretische Analyse*, St. Ingbert, Röhrig, 1999, p. 198.

<sup>19</sup> Goethe à Schiller, 21 novembre 1795, dans Goethe, *Sämtliche Werke*, op. cit., tome 8.1, p. 126.

<sup>20</sup> Schiller à Goethe, 18 novembre 1796, *ibid.*, p. 272.

<sup>21</sup> Voir la première édition d'Hugo Grotius, *De jure belli ac pacis libri tres*, Paris, Nicolas Buon, 1625.

<sup>22</sup> *Grosses vollständiges Universal-Lexicon aller Wissenschaften und Künste*, Halle/Leipzig, Johann Heinrich Zedler, 1737, t. 15, col. 1890.

<sup>23</sup> Voir Georg Friedrich Meier, *Die dreyzehnte Untersuchung, von einigen Vorurtheilen, welche eine unrichtige Schätzung der Sittlichkeit verursachen*, dans *Untersuchung verschiedener Materien aus der Weltweisheit. Vierter Theil*, Halle, Carl Hermann Hemmerde, 1771, p. 131-174.



profession d'écrivain est pitoyable en ce moment. [...] Nous assistons vraiment à un phénomène bizarre : à l'exception de quelques écrivains excellents, on ne trouve presque que des mauvais écrivains<sup>24</sup>. » L'excellence paraissait se limiter à Aristote et Lessing. Considérer que le succès des autres auteurs ne reposait que sur de mauvaises pièces dont la rentabilité ne reposait que l'ignorance et le mauvais goût du public, se donner pour un représentant du bon et du noble<sup>25</sup>, revenait bien à utiliser le terme « Klassik » comme un terme fonctionnel au sein du champ littéraire<sup>26</sup>. C'est cette auto-affirmation de soi comme écrivain « classique » qui explique qu'on continue encore aujourd'hui à n'identifier que deux acteurs au sein de la « Weimarer Klassik ».

En invitant à changer la « nature protéiforme sous la forme du noble et du bon », Goethe fait référence à la fois au pouvoir de transformation de « Protée le changeable<sup>27</sup> » comme le nomme Ovide et le peint le lexique mythologique contemporain de Benjamin Hederich, et à la diversité des interprétations, dans une forme d'auto-diagnostic au sens figuré<sup>28</sup> : le bon et le noble qui définissent la forme de Goethe et Schiller ne sont que des formes, qui peuvent se produire par la transformation d'une nature protéiforme et sans substance. C'est

---

<sup>24</sup> Wilhelm von Humboldt à Schiller, 5 septembre 1798, dans *Schillers Werke. Nationalausgabe*, Weimar, Hermann Böhlau, 1981 [éd. par Norbert Oellers et Frithjof Stock], t. 37, I, p. 350.

<sup>25</sup> Norbert Christian Wolf, dont l'étude fouillée a inspiré plusieurs points de la présente étude, propose toutefois d'analyser l'histoire de la conscience de Goethe comme une esthétique autonome réalisée à travers des débats esthétiques et épistémologiques. Pour ma part, je souhaite montrer que c'est la controverse elle-même qui fonde ce qu'on a appelé plus tard la « Weimarer Klassik » : voir Norbert Christian Wolf, *Streitbare Ästhetik. Goethes kunst- und literaturtheoretische Schriften 1771-1789*, Tübingen, Max Niemeyer, 2001, p. 1-17 (sur la méthode) et p. 288 (sur les *Xenies*). Voir aussi Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art*, op. cit., p. 251 : « La notion d'*habitus* [...] exprime avant tout le refus de toute une série d'alternatives [...], celle de la conscience [ou du sujet, R.G.] ».

<sup>26</sup> Voir Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art*, op. cit., p. 271.

<sup>27</sup> Ovide, *Métamorphoses*, livre II, chap. 9.

<sup>28</sup> Vgl. Hederich online, col. 2107-2111 (<http://woerterbuchnetz.de/Hederich/?sigle=Hederich&mode=Vernetzung&lemid=HP00691#XHP00691>).

cette forme externe paraissant noble et bonne qu'il nomme « classicisme »<sup>29</sup>.

## 2. La fonction de la réception de l'antiquité par Schiller : la lecture d'Aristote

La « Weimarer Klassik » comme projet commun de Goethe et Schiller est donc une forme externe et consciemment choisie pour faire la « guerre » à l'imperfection au nom d'une position de supériorité morale et intellectuelle. La « Klassik » se veut l'époque qui produit la meilleure littérature, la seule valable, indépendamment des valeurs historiques du classicisme et de toute référence à l'antiquité.

Certes, il ne fait pas de doute que Goethe et Schiller ébauchent en commun à Weimar un programme littéraire basé sur l'antiquité. Mais leur perception de l'antiquité, avant même leur projet classique, ne ciblait pas l'implantation d'un *programme littéraire commun*, même si les « drames italiens » de Goethe ont été rétrospectivement considérés comme classiques. C'est après s'être imposés à eux-mêmes de devenir l'élite de la littérature et d'incarner le classicisme que l'antiquité devient un point d'ancrage générique et de contenu commun aux deux auteurs<sup>30</sup>.

Il est indéniable également que Goethe et Schiller avaient baigné dans le philhellenisme européen des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, cette « Graecomania » qu'ont étudié Gilbert Heß, Elena Agazzi et Elisabeth Décultot<sup>31</sup>. Schiller en particulier, on le sait, voulut compenser l'éducation qu'il avait reçue à la Karlsschule de

---

<sup>29</sup> Voir Klaus L. Berghahn, « Von Weimar nach Versailles. Zur Entstehung der Klassik-Legende im 19. Jahrhundert », dans Reinhold Grimm et Jost Hermand (dir.), *Die Klassik-Legende*, Francfort-sur-le-Main, 1971, p. 50-79 ; voir aussi l'étude ancienne d'Albert Bettex, *Der Kampf um das klassische Weimar. Antiklassische Strömungen in der deutschen Literatur vor dem Beginn der Romantik*, Zürich/Leipzig, M. Niehans, 1935, qui décrit des controverses pendant la genèse de la « Weimarer Klassik ».

<sup>30</sup> On pense par exemple à *La fiancée de Messine* de Schiller ou à *Hermann et Dorothee* de Goethe.

<sup>31</sup> Gilbert Heß, Elena Agazzi et Elisabeth Décultot (dir.), *Graecomania. Der europäische Philhellenismus*, Berlin, Walter de Gruyter, 2009.

Stuttgart en étudiant Winckelmann et les tragédies grecques<sup>32</sup> susceptibles de lui donner cette « Classizität<sup>33</sup> » qui lui manquait, le « vrai, le beau et l'agissant [*sic*]<sup>34</sup> ». Il n'empêche qu'au moment de sa collaboration avec Goethe, et de leur discussion autour de la versification de *Wallenstein* qui devait être son premier drame « classique », l'Antiquité remplit une fonction théorique particulière, sert de référence à une double poétique naïve et sentimentale très éloignée des modèles qu'il avait étudiés<sup>35</sup>.

Il est ainsi révélateur que Schiller ait lu la *Poétique* d'Aristote très tard, après avoir formulé avec Goethe l'exigence de devenir « classiques » et identifié les mots-clés d'un classicisme de Weimar, dont il souligna à plusieurs reprises les points d'achoppement avec la *Poétique*. « Il y a quelque temps, j'ai lu la *Poétique* d'Aristote en même temps que Goethe<sup>36</sup> », écrit-il à Christian Gottfried Körner en juin 1797, après sa première lecture de l'ouvrage dans la traduction de Michael Conrad Curtius de 1753 qu'il avait reçue de Goethe. Et son premier commentaire porte sur l'effet émotionnel qu'a provoqué en lui cette lecture, et pas sur son contenu<sup>37</sup> : « elle ne m'a pas seulement déprimé et corseté, mais aussi vraiment consolidé et soulagé. »

De manière similaire, il écrit dans une lettre de mai 1797 : « Je suis très content d'Aristote, et non seulement de lui mais aussi de moi-même. Il n'arrive pas souvent de ne pas perdre la paix intérieure après la lecture d'une figure si sobre et d'un

---

<sup>32</sup> Voir le commentaire de Manfred Beetz dans Goethe, *Sämtliche Werke*, *op. cit.*, t. 8.2, p. 310 ; Peter-André Alt, « Die Griechen transformieren. Schillers moderne Konstruktion der Antike », dans Walter Hinderer (dir.), *Friedrich Schiller und der Weg in die Moderne*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006, p. 339-363 ; Daniel Fulda, « Autorität und Kritik des französischen Klassiker-Modells », *op. cit.*, p. 190-191.

<sup>33</sup> Schiller à Körner, 20 août 1788, dans *Schillers Werke. Nationalausgabe*, t. 25, Weimar, Hermann Böhlau, 1979 [éd. Eberhard Haufe], p. 97.

<sup>34</sup> Schiller à Körner, 9 mars 1789, *ibid.*, p. 221. Voir Rainer Godel, *Schillers "Wallenstein"*, *op. cit.*, p. 178-179.

<sup>35</sup> Voir Rainer Godel, *Schillers "Wallenstein"*, *ibid.*, p. 155.

<sup>36</sup> Schiller à Körner, 3 juin 1797, dans *Schillers Werke. Nationalausgabe*, t. 29, éd. par Norbert Oellers et Frithjof Stock, Weimar, Hermann Böhlau, 1977, p. 82.

<sup>37</sup> Voir Rainer Godel, *Schillers "Wallenstein"*, *op. cit.*, p. 213 suiv.

législateur si froid<sup>38</sup>. » Schiller craignait en effet que le théoricien antique ait énoncé des normes contraignantes qui auraient contredit sa propre exigence de devenir un « classique ». Cette appréhension procédait également de Gottsched, qui voyait Aristote comme « poète de normes <sup>39</sup> ». Mais la « peur d'espérance » de Schiller, pour reprendre une formule d'Harmut Reinhardt de 1976, se comprend surtout en référence au projet formulé la même année par Goethe et Schiller de satisfaire simultanément ces idéaux moraux et littéraires que Schiller croit reconnaître chez Aristote<sup>40</sup>, dont il redoutait par ailleurs la « tyrannie des règles<sup>41</sup> ».

Schiller ne lit donc pas selon nous Aristote pour s'adapter aux principes de la poétique antique ; il craignait seulement qu'Aristote comprenne, par le terme de *classique*, autre chose que lui ; découvrir qu'il accordait à l'écrivain la plus grande « liberté de conception », le rassura dans l'idée que se trouvait déjà chez Aristote ce qu'il avait déjà proclamé lui-même comme exigence de qualité de la poésie. La théorie de la tragédie de Schiller ne correspond ni à Aristote ni à Lessing<sup>42</sup>, mais elle s'est trouvée légitimée *a posteriori* par eux. « Le fait qu'il [Aristote, R.G.] accentue la concaténation des faits dans la tragédie, ça c'est taper dans le mille<sup>43</sup>. » L'expression *concaténation des faits*, que Curtius avait déjà utilisée pour traduire *mythos*<sup>44</sup>, correspond peu ou prou

---

<sup>38</sup> Schiller à Goethe, 5 mai 1797, dans Goethe, *Sämtliche Werke*, op. cit., tome 8.1, p. 343.

<sup>39</sup> Voir Peter-André Alt, *Tragödie der Aufklärung. Eine Einführung*, Tübingen 1994, p. 14 et suiv. Sur l'avant-propos de Schiller à *Die Räuber*, voir Hartmut Reinhardt, « Schillers *Wallenstein* und Aristoteles », dans *Jahrbuch der Schiller-Gesellschaft*, n° 20, 1976, p. 289.

<sup>40</sup> Hartmut Reinhardt, *ibid.*

<sup>41</sup> Friedrich Schiller, « Zerstreute Betrachtungen über verschiedene ästhetische Gegenstände », dans *Schillers Werke. Nationalausgabe*, t. 20, Weimar, Hermann Böhlau, 1962 [éd. Benno von Wiese en collaboration avec Helmut Koopmann], p. 238.

<sup>42</sup> Voir Klaus L. Berghahn, « Das Pathetischerhabene », dans Reinhold Grimm (dir.), *Deutsche Dramentheorien*, Francfort-sur-le-Main, Athenäum, 1971, p. 214 suiv.

<sup>43</sup> Schiller utilise un proverbe allemand qui signifie littéralement « atteindre la tête du clou ».

<sup>44</sup> Chez Curtius / Aristote on lit : « Car une tragédie n'est pas une *mimesis* des peuples, mais de leurs actions, de leurs vies, de leur bonheur et

à l'idée de *narration poétique* que Schiller proposa quatre semaines avant de lire Aristote et qui implique que le principe de la tragédie repose non sur la conception des caractères mais sur la performance des événements dramatiques. La *Poetisierung* rejoint l'idée de l'unité de l'intrigue présente chez Aristote/ Curtius. L'autorité de la *Poétique* d'Aristote inspira moins Schiller qu'elle ne confirma le bien-fondé de ses propres options. Dans la controverse qui opposa Schiller au public et aux auteurs contemporains, Aristote fut donc une « instance » dont il put se réclamer<sup>45</sup>.

La genèse de *Wallenstein* fut pourtant une période de doute et de crise pour Schiller<sup>46</sup>, qui cherche alors à « expliquer ses concepts », s'auto-proclame classique tout en parlant dans ses lettres à Goethe de « manque de clarté », « peur », « confusion » et « ombre », peut-être en réaction à sa propre aspiration à être un classique « bon » et « noble ».

Lorsqu'il parle d'Aristote à Schiller pour la première fois dans une lettre du 28 avril 1797 – « J'ai relu la poétique d'Aristote avec le plus grand plaisir, c'est une belle chose, l'intelligence dans sa plus belle apparition<sup>47</sup> » –, Goethe l'appréhende lui aussi non comme un modèle directif mais comme un inventaire empirique des options poétiques possibles : « Il est digne d'attention de quelle manière Aristote suit seulement les expériences<sup>48</sup>. » « Il me reconforte de lire comment il protège avec une grande libéralité les poètes contre les critiques et les sceptiques. Il se concentre sur l'essentiel et avec le reste il est très lâche, ce que m'a étonné

---

malheur » (Aristote, *Dichtkunst, ins Deutsche übersetzt. Mit Anmerkungen, und besonders Abhandlungen, versehen, von Michael Conrad Curtius*, Hanovre, Joh. Christoph Richter, 1753, p. 13).

<sup>45</sup> Voir Jürgen Stenzel, « Rhetorischer Manichäismus. Vorschläge zu einer Theorie der Polemik », dans dir. Albrecht Schöne (dir.), *Akten des VII. Internationalen Germanisten-Kongresses. Göttingen 1985. Kontroversen, alte und neue*, Tübingen, Niemeyer, 1986, t. 2 : *Formen und Formgeschichte des Streitens. Der Literaturstreit* [dir. Franz Josef Worstbrock, Helmut Koopmann], p. 3-11.

<sup>46</sup> Voir Schiller à Goethe, 4 avril 1797, dans Goethe, *Sämtliche Werke*, *op. cit.*, t. 8, p. 324.

<sup>47</sup> Goethe à Schiller, 28 avril 1797, *ibid.*, t. 8, p. 341.

<sup>48</sup> *Ibid.* Voir Rainer Godel, *Schillers "Wallenstein"*, *op. cit.*, p. 212-215.

plusieurs fois<sup>49</sup>. » Aristote est perçu par Goethe comme un allié dans son combat contre l'imperfection, un défenseur de la vraie exigence poétique. Pour Goethe et Schiller, la *Poétique* fut dans une perspective bourdieusienne le capital symbolique apte à structurer le champ littéraire auquel ils aspiraient<sup>50</sup>.

La lecture d'Aristote arriva à point nommé pour Schiller, après l'explicitation de ses propres exigences. Il le confessa d'ailleurs à Goethe : « Toutefois, je suis ravi de ne pas avoir lu Aristote plus tôt : j'aurais perdu un grand plaisir et tous les bénéfices qu'il m'apporte maintenant. Il faut prendre en compte les notions fondamentales quand on veut le lire avec bénéfice<sup>51</sup>. » La postérité a reconnu qu'il a réussi de fait à répondre aux exigences sublimes formulées avec Goethe en relisant la poétique classique en 1797 avant de trouver une voie littéraire qui lui fût propre, fondée sur « l'art d'inventer une fable poétique<sup>52</sup> ».

### 3. Norme et normativité

Si Goethe et Schiller se tournèrent vers l'Antiquité tout en concevant leur poétique classique, à la différence du classicisme français, le classicisme de Weimar s'appuie moins sur la tradition qu'il ne se voulut nouveau et moderne. C'est sur leur propre appréhension du concept de « Klassik » et non sur l'Antiquité qu'ils ont fondé le discours de la « Weimarer Klassik » et énoncé des principes qui sont devenus rapidement normatifs.

La « Weimarer Klassik » repose sur un ordre qui, comme l'écrit Albert Meier, repousse le faux pour mieux protéger le bon

---

<sup>49</sup> Schiller à Goethe, 28 avril 1797, dans Goethe, *Sämtliche Werke*, *op. cit.*, t. 8, p. 341.

<sup>50</sup> Voir par ex. Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art*, *op. cit.*, p. 307.

<sup>51</sup> Schiller à Goethe, 5 mai 1797, dans Goethe, *Sämtliche Werke*, *op. cit.*, t. 8, p. 344. Pour Reinhardt, les concepts fondamentaux de la poétique Schiller sont déjà présents dans ses écrits sur la tragédie (Hartmut Reinhardt, « Schillers Wallenstein und Aristoteles », *op. cit.*, p. 296) ; il néglige ce faisant la manière scrupuleuse dont Goethe programma pour Schiller la lecture d'Aristote.

<sup>52</sup> Schiller à Goethe, 4 avril 1797, dans Goethe, *Sämtliche Werke*, *op. cit.*, t. 8, p. 321.

goût raisonnable à l'implantation duquel doivent concourir l'art et la littérature<sup>53</sup>. Comme l'énonce Wilhelm von Humboldt dans son traité « Über den Charakter der Griechen » : « Le classique vit dans la lumière de la conception, lie l'individu au genre, le genre à l'univers, cherche l'absolu dans la totalité du monde et nivelle le conflit dans lequel l'individu se trouve avec l'absolu, dans l'idée du destin par la balance générale<sup>54</sup>. »

Dans cette perspective, la « Klassik » vise à la génération et à la stabilisation de normes visant la « balance » de Humboldt et la proclamation d'une qualité intellectuelle, morale et esthétique. Dans sa sixième « Lettre sur l'éducation esthétique de l'homme », Schiller envisage certes lucidement la conscience de l'aliénation qui accompagne cette visée :

Ligoté par un petit fragment de l'ensemble, l'homme ne se développe qu'en fragments, en entendant à jamais seulement le bruit monotone de la roue qui le hante, il ne réalise jamais l'harmonie de son essence et au lieu de monétiser l'humanité dans sa nature, il devient seulement une empreinte de son action et de sa science<sup>55</sup>.

À défaut d'une procédure épistémologique-pratique qui compenserait cette aliénation, serait apte à donner à l'homme une confiance en sa lumière intérieure et assurerait la formation de sa moralité, est formulée comme possible une éducation esthétique par l'art pour Goethe : « Si on prononce à l'avenir les maximes qu'on trouve correct, nous voulons que l'artiste les éprouve juste après les avoir tiré de l'œuvre d'art<sup>56</sup>. »

---

<sup>53</sup> Voir Albert Meier, *Klassik – Romantik*, Stuttgart, Reclam, 2008, p. 25.

<sup>54</sup> Wilhelm von Humboldt, « Über den Charakter der Griechen, die idealische und historische Ansicht desselben », dans *Werke in fünf Bänden*, Stuttgart, Cotta, 1961 [éd. Andreas Flitner et Klaus Giel], t. 2, p. 71-72.

<sup>55</sup> Friedrich Schiller, « Über die ästhetische Erziehung des Menschen in einer Reihe von Briefen », dans *Werke und Briefe in zwölf Bänden*, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1992 [éd. Rolf-Peter Janz *et al.*], t. 8 : *Theoretische Schriften*, p. 572.

<sup>56</sup> Goethe, « Einleitung in die Propyläen », dans *Sämtliche Werke, op. cit.*, t. 6/2, p. 20. Voir Rainer Godel, « Literatur und Nichtwissen im Umbruch. 1730-1810 », dans Michael Bies et Michael Gamper (dir.), *Literatur*

La poétique « Klassik » de Goethe et Schiller vise à changer le public. Le vrai, le bon et le beau sont des normes incontestables, des buts désirables en soi, supérieurs à toute controverse. La teneur et la forme d'œuvre d'art doivent produire un effet mental et organique non pas léger et superficiel mais à la fois naturel et surnaturel<sup>57</sup>. Ainsi, la « Weimarer Klassik » vise la construction de l'importance discursive de l'humanité, dont les aspects métaphysiques sont intégrés qui débordent le savoir. La « Klassik » devient un programme rempli de contenu : « L'écrivain a pour but la chose la plus digne, il ambitionne un idéal, l'art exercé se dirige vers les circonstances. En traitant le théâtre plus sérieusement on ne veut pas priver le public de plaisir, mais on veut l'épurer<sup>58</sup>. »

D'une dispute purement rhétorique, sans référence à l'Antiquité, la « Weimarer Klassik » s'est donc muée en une controverse qui, selon Marcelo Dascal, lia des arguments rhétoriques avec des arguments de contenu<sup>59</sup>. Dans cette perspective, le conseil de Goethe aux jeunes auteurs ne fait que reproduire la règle que Schiller et lui-même suivirent pour se faire classiques : « Au fait, vous n'avez aucune norme ; c'est à vous-mêmes de vous la donner<sup>60</sup>. »

---

*und Nichtwissen. Historische Konstellationen 1730-1930*, Zürich, Diaphanes, 2012, p. 51.

<sup>57</sup> Goethe, « Einleitung in die Propyläen », *op. cit.*, p. 3.

<sup>58</sup> Schiller, « Die Braut von Messina oder Die feindlichen Brüder. Über den Gebrauch des Chors in der Tragödie », dans *Werke und Briefe in zwölf Bänden*, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1996 [éd. Matthias Luserke], t. 5 : *Dramen IV*, p. 281 et suiv.

<sup>59</sup> Voir Marcelo Dascal, « Types of Polemics and Types of Polemical Moves », dans Světlá Čmejrková *et al.* (dir.), *Dialoganalyse VI. Referate der 6. Arbeitstagung Prag 1996. Dialogue Analysis VI. Proceedings of the 6th Conference Prague*, Tübingen, Niemeyer, 1998, p. 15-33.

<sup>60</sup> Goethe, *Ein Wort für junge Dichter*, dans *Sämtliche Werke*, *op. cit.*, t. 18.2, p. 220. Voir Gottfried Willems, « "Ihr habt jetzt eigentlich keine Norm, die müßt ihr euch selbst geben". Zur Geschichte der Kanonisierung Goethes als 'klassischer deutscher Nationalautor' », dans Gerhard Kaiser et Heinrich Macher (dir.), *Schönheit, welche nach Wahrheit dürstet. Beiträge zur deutschen Literatur von der Aufklärung bis zur Gegenwart*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2003, p. 101-134.